Rule Britannia.

IX

Certes, l'Angleterre est puissante à cette heure, ou tout au moins le paraît, et elle se nomme la Grande-Bretagne. Elle est souveraine dans le monde, ou à peu près. Elle gouverne. Son *Rule Britannia*, avec plus d'ampleur et plus de portée que son *God save the Queen* s'adresse au monde entier.

Mais elle doit savoir qu'elle n'est point aimée et guère vénérée dans le monde entier, que ses ennemis sont nombreux et que toute la terre ne lui est pas encore soumise.

Serait-elle la seule à l'ignorer, et ignore-t-elle qu'elle pèse un peu trop lourdement sur la conscience humaine ?

Pourtant, avant de la condamner à mort, il importe de lui rendre la justice qui lui est due et de faire valoir les circonstances atténuantes qui peuvent retarder son exécution ou la rendre moins complète.

Car il ne faudrait pas dire que l'Angleterre, malgré sa politique d'égoïsme profond, malgré toutes les dépouilles dont elle s'est enrichie *per fas et nefas*, par la ruse ou par la force, n'a été qu'un facteur criminel dans le progrès et dans la civilisation. Ce serait trop dire et commettre une injustice.

C'est son île, fatale par sa pauvreté et par son exiguité, avec toutes les tentations de la mer, qui l'a rendue pirate et qui a fait des marchands avec ses lords et ses chefs. L'homme comme le peuple, pour ne pas dire le peuple comme l'homme, est l'œuvre de son sol, de son climat, de son milieu et de l'éducation qui s'y impose. Personne n'échappe à cette loi. Les dieux du nord comme Odin ne sont pas tendres, et si leur race est forte et sait combattre, elle abusera du combat et de la conquête.

Oui, la topographie a sa loi sociale, et Tyr, par exemple, la *Reine des Mers* dans l'antiquité, devait être Tyr. Il en est de même de Carthage, sa fille encore plus grande qu'elle, qui dut s'aventurer sur les mers, les parcourir, découvrir des terres nouvelles, en prendre possession, y fonder des colonies et s'enrichir par le commerce,—le commerce qui a probablement valu à la bonne foi de la puissante Carthage le nom mérité de *fides punica* donné par les Romains, autres voleurs du reste, mais tout d'abord conquérants par terre. Rome, la ville au sept collines, n'avait aucune de ses collines baignée ou caressée par la mer, et Duilius n'existait pas encore. C'est la Sicile qui rendit Rome maritime et la rapprocha de Carthage pour le combat suprême.

X

Mais si la comparaison s'est faite et se fait encore entre Carthage et l'Angleterre, elle est vraie par plus d'un côté et à plus d'un titre.

L'Angleterre, à vrai dire, n'aurait pas raison de trop s'en formaliser.

Carthage eut son incontestable grandeur, et nous savons que cette audacieuse aventurière des mers, aux temps de la voile bravant les tempêtes, alla jusque dans la Bretagne elle-même, *Prydain* alors. Et comme elle était plus civilisée que les peuples barbares, comme elle créait des colonies et des villes, comme elle avait l'intelligence de l'échange et du commerce, elle a été, toute morale gardée, dans des siècles non chrétiens du reste, un précieux agent de civilisation probablement nécessaire. Si ses flottes assez longtemps furent maîtresses des mers, son armée de terre, avec Annibal, fit trembler Rome, et le vieux Caton, un demi siècle après la bataille de Zama, ne finissait jamais ses discours au Sénat romain sans s'écrier : *Et nunc delenda est Carthago.* L'ombre de Carthage faisait encore trembler Rome et Caton.

Mais ce qui perdit peut être Carthage et la fit succomber dans sa lutte contre Rome, c'est son armée de mercenaires. Car les soldats mercenaires ne sont jamais des soldats patriotes. Rome, avec son Sénat, ses consuls et ses légions, eut de la patrie, une idée plus élevée et plus noble que Carthage et les Carthaginois

Pourtant, croyons-nous, la comparaison entre les deux grandes puissances qui ont eu la souveraineté des mers ne doit en rien humilier l'Angleterre de nos jours, et nous pensons plutot qu'elle s'en glorifie.

Seulement, pour que la Grande-Bretagne réalise véritablement son rêve de domination universelle, d'impérialisme dans le monde, il lui faut certainement, à part le droit et la justice, plus d'une chose importante qui semble lui manquer et qui lui manque, l'unité morale.

De quoi et comment est composée cette Grande-Bretagne, et dans quelles conditions de cohésion, d'union et d'indissolubilité ? N'a-t-elle point, comme Carthage, des mercenaires à son service, et tous ses sujets, vingt fois plus nombreux que ces Anglo Saxons de l'Angleterre, sont-ils tous des hommes libres d'une inébranlable fidélité et d'un dévouement au-dessus de toute faiblesse et de tout abandon ? Le Royaume-Uni lui-même est-il uni ?

Lord Rosebery, un de ces lords anglais qui se disent libéraux, mais dans la sonorité du mot et l'absence de la chose, car le libéralisme anglais n'est qu'anglais, pense que l'impérialisme par l'unité est le problème à résoudre pour la grandeur et la force de Grande Bretagne. Autrement, il craint pour l'avenir de la Grande-Bretagne.

Cet Anglais a peut-être raison.

Mais il oublie ou parait oublier que l'impérialisme devient d'autant plus difficile ou impossible qu'il est plus vaste. On embrasse mal quand on veut trop étreindre.

Et le poète français a eu raison de dire :

"Un pays diminue à force de s'étendre."

XI

C'est un autre poète aussi, au XVIIe siècle, qui a dit avec la même raison peut-être :

"Le trident de Neptune est le sceptre du monde."

Seulement, ce trident du dieu des mers, comme nous le savons, peut se briser ou passer dans d'autres mains, et si l'Angleterre le possède à cette heure et s'en sert pour la violence et l'injustice, est-elle sûre qu'on ne le lui brisera pas dans les mains, qu'on ne le lui arrachera point demain à l'heure inattendue et qu'elle le possédera toujours et contre tous ? Ses flottes nombreuses, qui ont tant de points et de possessions à défendre sur le globe, ne sont pas absolument invincibles, et la mer perfide est un élément qui a des trahisons redoutables. Elle n'appartient véritablement à personne, et nul ne peut se vanter ou se glorifier de lui commander en maître. *Non ibis amplius* n'est pas une parole humaine, ni anglaise.

Mais s'il serait injuste de ne pas donner à l'Angleterre ce qui appartient à l'Angleterre, de méconnaître sa race et son orgueil, et si l'Angleterre, comme Carthage et même davantage, a été un facteur de civilisation dans le monde et peut l'être encore, il faut pourtant dire que cette civilisation n'est pas belle par tous les côtés et ne mérite point une admiration générale. Elle n'a pas la générosité et la noblesse devant lesquelles on s'incline. Est-elle vraiment chrétienne, et son développement dans la même direction et le même sens moral est il favorable aux meilleures destinées de l'humanité ? Ce qui est absolument mercantile et commercial, pour ne pas dire matérialiste, sans idéal plus élevé, avec les moyens qui sont la ruse et la force contre la liberté et la justice, n'est ni bon ni glorieux. Une civilisation vraie et grande demande un autre caractère, un esprit plus haut, une âme de plus d'affection et de plus de croyance.

Certes, Londres est une très grande ville, un énorme entassement d'innombrables maisons obscures dans un épais brouillard que le soleil dissipe rarement ; elle a des *docks* comme on n'en trouve en aucune autre ville commerçante du monde, et son Saint-Paul colossal est presque aussi vaste que le Saint Pierre de Rome. On éprouve en entrant dans l'immense cité de Londres un étonnement de choses extraordinaires et monstrueuses. Cette cité de tant de vivants ne ressemble à nulle autre, et ses sentiments sont d'un ordre tout différent. On dirait qu'elle fait froid au cœur et que l'âme s'y abaisse. On y cherche le soleil absent. Son Saint Paul protestant, grandiose sans doute, est anglican, froid et glacé, d'une foi singulière et sans chaleur, comme sans lumière et sans rayonnement. Par quel Dieu est-il visité et n'est-il pas plutôt désert dans le silence et l'immobilité de ses grands hommes qui n'ont pas été des saints ?

Et si l'Angleterre a lutté, conquis et grandi ; si elle est devenue la Grande-Bretagne, de tant de possessions, de tant de colonies et de tant de navires ; si elle a pris ou amassé tant de richesses par ses conquêtes et son commerce dans le monde entier, et si elle est si hautement fière de son Londres aux trois millions d'habitants, où sa reine n'habite pas, où le Parlement a des lords antiques et marchands, où le peuple n'a peut-être pas encore cessé d'être une populace, pourquoi tant de misères dans Londres, de détresses, de haillons, de choses honteuses, inhumaines, cruelles et criminelles ?

Est ce donc là, ô Mylords, la civilisation anglaise tant vantée, et faut il que nous nous agenouillions devant elle ?

XII

Aussi longtemps que l'Angleterre, bien plus par droit que par devoir de race forte et supérieure, par des guerres plus ou moins heureuses contre ses voisins, ne s'enrichit et ne grandit que par la loi et la morale des temps, avec la légitimité de la force, selon les principes admis et reconnus par tous, l'Angleterre ne fut guère plus injuste et plus criminelle que les autres nations. Si elle fut peut-être un peu plus perfide, elle fut aussi plus heureuse. Chaque race, du reste, a son tempérament et ses besoins.

A vrai dire, quand elle s'adressait aux races inférieures, attardées, incivilisées ou affaiblies pour les conquérir, les soumettre, les dominer et leur imposer sa loi, il y avait comme une légitimité ou comme un droit dans cette action et dans cette politique. Elle le prétend tout au moins. Elle portait sa civilisation où la civilisation n'était pas. Aux demi-barbares d'un autre genre, qui ne parlaient pas anglais, elle apprenait l'anglais. Aux sauvages du paganisme, en Afrique, en Asie et partout, elle donnait la Bible anglaise et vendait de vieux fusils avec lesquels les sauvages se détruisaient entre eux. Ses missionnaires apostoliques, civilisateurs selon son esprit et son christianisme, étaient des marchands. La Chine elle-même peut l'affirmer, elle qui s'enivre d'opium.

Tout cela était accepté, reçu et presque bien. On ne s'en indignait pas. On absolvait tout, quand on ne le glorifiait pas, au nom du progrès, de la civilisation et de la religion. Et qui donc n'aurait pas voulu être l'Angleterre ?

Mais la Grande-Bretagne, malheureusement pour elle et pour sa civilisation, vient de dépasser la limite du permis par le plus grand outrage fait au droit et à la justice ; et cet outrage, bien qu'impuni mais révoltant la conscience humaine, aura tôt ou tard son châtiment. Il est la mesure comble, le sang du crime et la condamnation. La Grande Bretagne du *Rule Britannia* ne l'évitera point et ne la détournera pas de sa tête orgueilleuse et coupable.

Car les Boers ne sont ni des barbares, ni des sauvages, ni des incivilisés. Ils n'ont point la peau des races inférieures et l'âme de ceux qui consentent à l'esclavage. Ils sont fiers, libres et noblement hommes. Ont-ils été ambitieux, avides et provocateurs ? Leur petite république était paisible, honnête et juste, avec un peuple de laboureurs et de pasteurs, avec la famille aux mœurs simples et irréprochables, avec des sentiments religieux profonds et sincères, en dehors des corruptions, des misères et des mensonges de notre civilisation et de notre siècle. Et c'est pour cette république, pour cette liberté, pour cette patrie, pour cette foi, *pro aris et focis*, que les Boers, plus héroïques peut-être que les Grecs aux Thermopyles, combattent encore et meurent.

Croyez-vous en Dieu ?

Ce n'est pas à l'Angleterre qu'il faut demander cela.

J. GENTIL.

UNE PREFACE INEDITE d'Alexandre Dumas

Alexandre Dumas père avait rêvé de visiter le monde entier, —et de le décrire. Il avait surtout rêvé de le décrire dans le passé, et il s'en expliquait dans une manière de programme que M. Marius Bernard a eu la bonne fortune de retrouver. Ce programme-préface parait en tête d'un beau volume que publie l'éditeur H. Laurens sous ce titre : *Autour de la Méditerranée, Terre Sainte et l'Egypte* et qui est le dernier d'une série fort intéressante. Cette série, Alexandre Dumas eût pu la signer : elle est digne de lui. Voici, en tous cas, la curieuse page inédite d'A. Dumas, que nous communique M. H. Laurens :

Une idée nous est venue, qui nous a paru grande et nationale ; la voici :

Un voyage tout de poésie, d'histoire et de science, exécuté autour de la Méditerranée, manquait, non seulement à la France, mais à l'Europe.

Plusieurs ont bien feuilleté, comme l'ont fait Chateaubriand, Champollion et Volney, quelques pages de ce grand livre où l'histoire du monde est écrite tout entière ; mais nul ne l'a lue de suite depuis Homère jusqu'à Byron, depuis Achille jusqu'à Bonaparte, depuis Hérodote jusqu'à Cuvier.

C'est, dans une époque où on dit l'art et la science étouffés par la politique, une expédition d'art et de science que nous allons tenter. A ceux qui accusent notre âge d'être matériel et antipoétique, nous répondrons que dans cet âge, cependant, nous avons trouvé un Gouvernement qui nous accrédite....

Nous allons visiter la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, la Palestine, l'Egypte, les côtes d'Afrique, les Etats Barbaresques et l'Espagne, c'est-à-dire le monde de Napoléon, d'Auguste, de Constantin, du Christ, de Sésostris, de Mahomet, d'Annibal et du Cid.

Notre relation, comme on doit le penser à la vue de pareils noms, sera donc moins un voyage proprement dit, qu'une histoire universelle ; nous prendrons le genre humain à sa Genèse et, le suivant des yeux au sortir de l'Arche, nous descendrons des montagnes de l'Arménie avec les trois frères ancêtres qui ont peuplé la terre. Nous fouillerons la cendre des nations qu'ils ont engendrées, et les ruines des cités qu'ils ont bâties.

Rien ne nous échappera de ce qui fut grand.

En poésie, nous ouvrirons le monde à Homère, et, passant par Virgile et Dante, nous le fermerons à Chateaubriand.

En religion, nous aurons Moïse pour prophète, le Christ pour Dieu, Mahomet pour réformateur.

En histoire, nous retrouverons la trace des phalanges d'Alexandre, des légions de César, des armées de Charlemagne, des croisés de Saint-Louis, des flottes de Charles-Quint et des grenadiers de Bonaparte.

En géographie, Hérodote nous dira quel était le monde connu des Grecs, et Strabon le monde connu des Romains.

En architecture, l'Egypte nous ouvrira ses mosquées, la Grèce ses temples, l'Italie ses basiliques. Nous chercherons les rapports mythiques qui existent dans toutes les époques de foi entre les monuments et les mystères qui s'y accomplissent, et nous verrons sortir les ruines de trois civilisations et de trois croyances, Sainte-Sophie de Constantinople avec sa croix grecque et Saint-Pierre de Rome avec sa croix latine.

Toutes les villes qui, tour à tour, ont été reines, passeront découronnées devant nous.

Rome, avec ses faisceaux consulaires, son baudeau césaréen et sa tiare papale.

Syracuse, avec son volcan endormi, son port à demi comblé et les dalles de ses rues qui conservent la trace des chars qui y roulèrent il y a deux mille ans.

Venise, avec son double conseil des Trois et des Dix, son pont des Soupirs et son escalier des Géants.

Athènes, avec sa face antique et moderne, courtisane qui s'est couchée dans la tombe avec le miroir d'Aspasie, vierge qui en est sortie avec le yatagan de Botzaris.

Constantinople, avec sa croix et son croissant, tenant d'une main le labarum de ses empereurs, de l'autre les queues de chevaux de ses pachas.

Jérusalem, avec son calvaire sanglant, sa mer Morte et son sépulcre vide.

Thèbes, avec sa ville des vivants si déserte, et sa ville des morts si peuplée.

Alexandrie avec son triple souvenir d'Alexandre, de Pompée et de Bonaparte.

Carthage, avec son berceau d'Annibal et sa tombe de saint Louis.

Enfin Grenade avec son généralife et son Alhambra, palais merveilleux bâtis par les Péris sur la terre des fées.

La publication marchera presque simultanément avec le voyage. Chaque bouffée de vent qui soufflera vers la France emportera quelques unes de nos pages, écrites sur la terre même qui les aura inspirées, tout empreintes de la couleur locale, toutes chaudes de l'impression du moment.

4 DEBOUCHES IMPORTANTS

THE TEXAS T AND P PACIFIC RAILWAY

Aucune embarras pour répondre aux questions".

Aucun Changement de Chars — Nord du Texas AU

Pour le service supérieur des passagers demandez A. G. GRAHAM, Agent des Passagers et des Billets Hotel St-Charles.

NOEL ET JOUR DE L'AN.

J. M. VERGNOLE,

—IMPORTATEUR DE—

Vin français, Cognac, Vermouth, Absinthe, Kirsh, Huile d'Olive, Sardines

—ET—

CONSERVES ALIMENTAIRES.

317 RUE DECATUR, N. O.

AGENT DE A. BRUN & CIE., OAKVILLE, CAL.

Offre à ses amis et au public en général les Vins ci-dessous qu'il garantit de Première Qualité :

Nouveau Médoc, Zinfendel, Cabernet, Vin de Propriétaire, Howell Mountain, Pompignac Claret (trade mark), Domaine de la Palme (trade mark A. Rauzet, seul concessionnaire), Haut Sauternes, Riesling, Guitadel 1er cru, Sémillon 1er cru, Vin d'Asti, Vin Côte Rôtie, Sherry Wine, Port Wine Muscatel, Angelica.

AUSSI BRANDY DE LA CALIFORNIE.

234dc—23—janv 1

Envoyez-nous vos COMMANDES DE DINDES,

Nous aurons le plus beau lot qui ait jamais été reçu en cette ville.

"QUALITÉ GARANTIE."

En dehors de cela nous avons tout ce que vous pouvez désirer en fait de DENRÉES PRINCIPALES ET DE FANTAISIE.

VINS DE CHOIX ET LIQUEURS.

CHAS. FEAHNEY,

COIN DES RUES POYDRAS ET BERPARTS.

PHONE 756. PROMPTE LIVRAISON

234dc—23 25 30

CHAMPAGNE

LOUIS ROEDERER

REIMS

Le Champagne Importé le plus Fin.

CARTE BLANCHE, Champagne doux. GRAND VIN SEC. Champagne sec. VIN BRUT, Champagne très sec.

En vente partout par les seuls agents des Etats du Sud.

PAUL GELPI & SONS,

No 207 (autrefois 43) RUE DECATUR, Nouvelle-Orléans.

30 dec—

Etabli 1840. REVOL Médaille d'or 1868.

ARMURIER.

Réparations faites avec soins, promptement et garanties. Aucunes réclamations ne doivent être faites pour des armes laissées ici pour être réparées après trois mois.

No 400 RUE DE CHARTRES, coin Conti. Nouvelle Orléans, La.

30dec—30—jan 1

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

II

Suite.

Seul de tous ceux qui étaient partis en même temps que lui, il reparaissait en bon point et l'œil clair. Les autres étaient hâves et et farouches. On s'enquit. Mais, dès les premières questions, les représentants du gouvernement répondirent avec circonspection que M. Lichtenbach avait rendu au pays d'éminents services, et que le délégué à la guerre le patronnait avec une bienveillance pleine d'estime. Quels services ? Ce fut Baradier fils, qui en arrivant à Metz, pour faire visite à Antoine et sa famille, commença à éclairer de quelques lumières la conduite obscure du glorieux Elias.

Le sergent Baradier, roux de poil, râblé, sanguin, l'œil bleu, était aussi ferme de caractère qu'Antoine était doux. Il plut par sa franchise et se trouva tout de suite à l'aise dans ce milieu de braves gens. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'il était compère et compagnon avec le capitaine de Trémont, et qu'il avait groupé tous les engagés volontaires de Metz, dans un banquet, pour fêter leur retour. Elias avait eu la tranquille audace de souscrire comme tous ses camarades, et s'était présenté à l'hôtel de l'Ours pour prendre part à la fête. Mais il avait été accueilli froidement. Tous ceux qui étaient présents là, quoiqu'en bourgeois, parce que l'autorité allemande avait défendu les uniformes, savaient d'où ils venaient, où ils avaient servi, à quels combats ils avaient été blessés. Seul Elias se perdait dans des explications vagues. A l'entendre, il aurait été partout : à l'armée de Chanzy, à l'armées de Bourbaki, au camp de Conlie, et près de Garibaldi. Ce don d'ubiquité étonnait. Mais le sergent Baradier se chargea d'en fournir une explication plus claire que toutes celles dans lesquelles se renfermait Elias.

—Est ce que vous n'êtes pas le Lichtenbach qui faisait des affaires avec la maison Baradier de Troyes ? demanda-t-il à brûle-pourpoint au fils du père Moïse. Est-ce que ce n'est pas vous qui ramassiez des moutons dans les Ardennes, et les faisiez passer par la Belgique pour les amener en France ?

—Oui, c'est moi, dit Elias avec circonspection.

—Eh bien ! il n'est pas étonnant que vous ayez été de tous côtés, pendant la guerre, puisque vous achetiez partout de la viande pour le compte de l'intendance....

Comme Elias se troublait et pâlissait :

—Remarquez que je ne vous le reproche pas. Je le constate seulement. Ces messieurs paraissaient ne pas comprendre votre rôle, tout à l'heure. Je le leur explique. M. Lichtenbach est un patriote à sa façon. Au lieu de combattre, il s'occupait à nourrir les combattants. C'était un emploi utile, sinon glorieux.

—Mais je risquais ma peau, comme les autres, s'écria Elias, rouge de colère. Si les Allemands m'avaient pris, ils m'auraient fusillé !

—Il est même bien extraordinaire qu'ils vous aient laissé circuler, si facilement, à travers leurs lignes, car ce n'est pas par la confiance qu'ils pèchent. Et les commodités que vous avez trouvées auprès d'eux pourraient paraître singulières....

—Que prétendez-vous dire ? clama Elias.

—Rien que ce que je dis, reprit froidement Baradier. Mais si vous voulez que j'ajoute quelque chose, je ferai remarquer que rester à l'abri des coups, pendant que les autres se battent, ne se priver de rien et être au chaud, quand les camarades meurent de froid et de misère, ne voir dans les malheurs du pays qu'une occasion de faire fortune, ce n'est pas ce qu'on peut appeler le comble de l'héroïsme !

—Vous m'insultez !

—Je suis prêt à vous en faire réparation.

—Bon ! vous aurez affaire à moi !

—Ne criez pas. Je suis facile à trouver. J'habite chez M. Graff, et je suis le fils de M. Baradier, votre banquier de Troyes. Maintenant en voilà assez sur ce sujet.

Instantanément Elias se trouva seul, et ne vit plus que ses dos. Il jeta sur son adversaire un mauvais regard, et sortit. Derrière lui, il entendit Graff qui s'écriait :

—Maintenant que nous sommes entre bons patriotes : A la santé de la France !

Le lendemain, Baradier attendit avec le capitaine de Trémont et son ami Graff que Lichtenbach se manifestât. Rien ne vint. Le prudent Elias parut bien décidé, ayant évité les coups pendant la guerre, à ne pas risquer d'en recevoir pendant la paix. Mais comme par hasard, M. Baradier à Troyes reçut, dans sa maison, un supplément de vingt hussards hessois à loger et à nourrir, et le père Graff fut mandé trois fois, dans la même semaine, à la Commandature pour répondre à des dénonciations le montrant comme tenant des propos insultants pour l'armée allemande. Baradier, enfin, reçut avis d'avoir à quitter Metz dans les douze heures.

Il était assurément possible que le hasard seul fût cause du surcroît de charges subi par le banquier de Troyes, et l'expulsion de Baradier pouvait être la conséquence du banquet, où les têtes s'étaient échauffées un peu plus que de raison. Mais le père Graff demeura convaincu que le fils de son voisin Lichtenbach était un agent de l'ennemi, et que ce gros coquin l'avait purement et simplement dénoncé. Cependant Elias lui tirait son chapeau dans la rue, avec une déférence toute particulière et il n'était d'avances qu'il ne fît à Antoine.

Le doux et taciturne héritier de la maison Graff évitait autant que possible son ancien camarade. Il ne lui rompait pas carrément en visière, parce que son tempérament ennemi de la violence s'y opposait. Mais il se montrait avare de paroles quand il ne pouvait pas le fuir, et évitait de faire des affaires avec lui. La maison Graff emmagasinait de grandes quantités de laine, et les vendait aux filateurs de la Champagne et des Ardennes. Les Baradier qui venaient d'acquérir une usine à Ars étaient de leurs gros clients. Elias qui, continuant en grand le commerce paternel, achetait et vendait tout ce qui est susceptible d'une transaction commerciale, avait fait souvent des offres aux Graff pour des laines d'Allemagne. Toujours ceux-ci avaient décliné ses offres. Malgré cette mauvaise volonté si évidente, Elias ne se rebutait pas et, avec la ténacité quie st une vertu de sa race, il venait périodiquement visiter Graff et son fils pour tâcher d'amorcer un marché. Ce fut ainsi qu'après deux ans passés par Mlle Graff dans un des meilleurs pensionnats de Nancy, un beau matin Elias se trouva en face d'elle dans le jardin, pendant qu'il attendait Antoine.

Il demeura stupéfait et ébloui. L'enfant s'était changée en une jeune fille, grande souple et charmante, avec des yeux noirs, des cheveux blonds et un teint éclatant. Il n'osa lui parler, et ne sut que s'incliner sur son passage. En rentrant chez son père, il lui raconta sa rencontre et, avec un luxe de comparaison biblique, il dépeignit la jeune fille comme Rébecca apparaissant à Jacob. Il ne laissa point ignorer à son père qu'il venait de recevoir le coup de foudre, et que s'il fallait, comme le pasteur chez Laban, servir chez Graff, pour obtenir d'être son gendre, il s'y résignerait par amour pour la belle Catherine.

Le vieux Moïse lui fit observer qu'étant juif et les Graff étant chrétiens, il n'avait aucune chance d'être agréé par eux, sans préjudice des préventions qu'ils manifestaient contre lui, depuis les affaires de la guerre. Mais Elias répliqua que sa religion ne lui tenait pas à la peau et qu'il ne mourrait pas pour abjurer. Que, sous ce rapport, il donnerait par sa conversation de flatteurs avantages à la religion catholique.

A continuer.

Avis aux Mères — Le Sirop Calmant (Soothing Syrup) de Mme Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient ; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil calme et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson". Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, adoucit les gencives, arrête les douleurs, débarrasse des gaz, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Syrup"